Document generated on 07/11/2025 8:25 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Champs avec vue

Brigitte Trudel

Number 173, Summer 2022

Patrimoine et vin. L'héritage de nos vignerons

URI: https://id.erudit.org/iderudit/99369ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Trudel, B. (2022). Champs avec vue. *Continuité*, (173), 24–26.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Champ avec v

Si leur présence semblait improbable au départ, les vignobles se sont bien implantés au Québec. Depuis quatre décennies, ils métamorphosent nos paysages et notre rapport au territoire.

BRIGITTE TRUDEL

Vous avez visité Dunham au début des années 1980 sans jamais y remettre les pieds ? Vous aurez toute une surprise si vous y retournez cet été. C'est qu'en 40 ans, ce coin de l'Estrie s'est métamorphosé. « Beaucoup de forêt, d'un côté comme de l'autre : voilà ce qu'on voyait avant en roulant sur la 202 en direction du village », relate Pierre-Paul Jodoin, président de l'Association des vignobles de Dunham et propriétaire récoltant du Clos Ste-Croix.

Au tournant des années 1980, des passionnés un peu rêveurs ont choisi de s'installer le long de cette section de la route pour cultiver la vigne. Le Domaine des Côtes d'Ardoise est apparu en 1979, suivi du Vignoble de l'Orpailleur en 1982. Des entreprises similaires ont essaimé tout autour. La municipalité en compte désormais une dizaine, dont celle de Pierre-Paul Jodoin, en plein cœur du village.

La présence de ces parcelles agricoles si particulières a donc redessiné l'endroit en lien avec des éléments de la nature. Mais pas seulement. Sous l'influence de l'industrie vitivinicole, c'est toute l'allure bâtie de Dunham qui a changé. Des commerçants ont choisi de s'y établir. Restaurants, cafés et microbrasseries y ont poussé et se sont multipliés.

« Les vignobles ont tellement transformé Dunham que celle-ci en a fait son image de marque, note le géographe et chercheur indépendant à la retraite Laurent Deshaies. Aujourd'hui, les deux sont indissociables. »

Les panoramas du terroir

Si Dunham est le berceau de la viticulture au Québec, Brome-Missisquoi en est la pouponnière. Cette région a été la première

os

ue

à accueillir ce que Laurent Deshaies désigne comme « une nouvelle empreinte sur et dans le territoire rural québécois ». Au fil du temps, le phénomène s'est étendu. « Des vagues sont survenues aux 10 ans environ », estime le géographe. Montérégie, Basses-Laurentides, île d'Orléans dans les années 1990. Puis, Gatineau, Chaudière-Appalaches et Bas-Saint-Laurent dans les années 2000. Plus récemment, le Lac-Saint-Jean s'est ajouté.

Aujourd'hui, le Québec compte plus de 300 producteurs de raisin. Les quelque 1000 ha cultivés qu'ils se répartissent offrent un coup d'œil à nul autre pareil. « C'est une bonne chose que les vignobles soient dispersés, analyse Laurent Deshaies. Cela multiplie les insertions dans le paysage. Leur géométrie et leur alignement contribuent à la diversité du territoire parce qu'ils tranchent avec les champs des alentours. »

Ces panoramas bucoliques se situent « entre l'agriculture et le jardin », décrit pour sa part Gérald Domon, professeur à la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal. « Par ailleurs, la vigne s'implante sur des terres de roches où il serait impossible de faire pousser du blé, du maïs, de l'avoine. Elle met en valeur des paysages délaissés par l'agriculture traditionnelle. »

En effet, les aires consacrées à la viticulture se caractérisent par leur dynamisme, croit Pierre-Paul Jodoin. « Du

De gauche à droite :

Au Vignoble Saint-Gabriel, les vignes s'harmonisent avec la forêt et les montagnes lanaudoises.
Source : Vignoble Saint-Gabriel

Vue aérienne du Domaine du Nival à Saint-Louis, en Montérégie
Source : Domaine du Nival

Domaine des Côtes d'Ardoise, dans la région de Brome-Missisquoi
Photo : Julien Payette-Tessier

printemps à l'automne, l'allure de la vigne change continuellement et de façon étonnante. Elle peut différer chaque semaine, même entre le matin et le soir. Au plus fort de leur croissance, les plants gagnent jusqu'à 12 pouces par jour ! »

En hiver, ses champs endormis lui paraissent encore pleins de promesses. « La vigne, c'est beau 12 mois par année », assure l'artisan, animé par son métier.

Symboles de patience et de passion

C'est vrai pour le vigneron, mais aussi pour chacun d'entre nous : le décor viticole ne séduit pas que par sa morphologie. « Il faut aller au-delà des apparences pour comprendre un paysage et expliquer son effet sur le territoire. Notre lien avec lui dépasse le seul aspect visuel », souligne Laurent Deshaies.

L'activité humaine dont découlent les champs de vigne rejoint la définition du paysage culturel patrimonial. Quels mots nous viennent en tête en pensant aux vignobles ? Patience, structure, organisation, précision, passion. Ce qu'on voit implique son lot d'efforts. « C'est le fruit d'un travail constant, long et difficile qui demande beaucoup de persévérance », confirme Pierre-Paul Jodoin.

La rudesse de notre climat, peu adapté à la fabrication du vin, ajoute une connotation unique à ce labeur. Un genre de trait distinctif. « Lorsqu'ils se sont lancés, les premiers vignerons ont créé une nouvelle culture qui se rapproche de la quête initiatique : faire de l'agriculture durable à échelle humaine dans un environnement dur à maîtriser. Ce défi à surmonter évoque toute une série de valeurs qui trouvent leur résonance chez nous », soutient Laurent Deshaies.

Pique-niquer devant les ceps

Plus encore, la vigne s'est frayé une place dans notre patrimoine à partir de notre vécu personnel en ces lieux. « Un paysage, ce n'est pas simplement ce qu'on voit, c'est ce qu'on connaît », indique Gérald Domon. Dès le début, une particularité de notre économie vitivinicole a teinté la relation des Québécois avec ces endroits. « Jusqu'au milieu des années 1990, la vente des produits n'était permise qu'au vignoble, rappelle le professeur. Les consommateurs devaient se rendre sur place pour s'en procurer. Ce qui correspondait à une limite, au départ, a donc établi les bases d'un rapport de proximité qui n'aurait pas été possible autrement. »

C'est ce même rapprochement qui a pavé la voie à l'engouement des Québécois pour les aliments artisanaux et locaux, constate Laurent Deshaies. « En cela, les champs de vigne sont le reflet d'un changement socioculturel au Québec. Ils ont été les figures de proue d'une nouvelle ruralité. »

Autre trait distinctif des vignobles d'ici : leur petite taille, plus près de la culture familiale que des vastes superficies exploitées par les grands producteurs mondiaux aux fins d'exportation. « Voilà qui permet de tisser des liens étroits avec les consommateurs », note le professeur Domon.

Plus que jamais, ces lieux de destination et d'accueil encouragent les rencontres. Visites, dégustations, pique-niques champêtres, vendanges… Autant d'activités qui nourrissent le regard posé par les Québécois sur « leurs » vignobles. Pour toutes ces raisons, les paysages où croît la vigne s'inscrivent dans notre histoire, dont ils sont aujourd'hui, en partie, les gardiens.

Plus de raisins demain ?

Qui dit histoire, dit transmission. Quel avenir attend les paysages forgés par la vitiviniculture, récemment apparus dans notre décor ? Sont-ils appelés à perdurer ? À gagner en importance ?

D'une part, Laurent Deshaies s'inquiète de ce qu'il en coûte de nos jours d'acquérir un coin de terroir. « Pour l'achat d'un domaine existant, on peut parler de millions de dollars. Les jeunes générations arriveront-elles à assurer la relève ? » Gérald Domon émet le même bémol devant la flambée des prix des parcelles cultivables. « Aujourd'hui, la valeur foncière restreint l'accès à la terre. Ça prend un bon capital pour démarrer un vignoble. »

D'autre part, les deux spécialistes estiment que l'attrait des Québécois pour les denrées locales, qui s'est intensifié au cours des derniers mois, crée une conjoncture favorable. « La pandémie de COVID-19 a accentué ce mouvement », fait valoir Laurent Deshaies. « Nous sommes dans une période où on veut établir des ponts entre les éléments sur notre table et leur lieu de provenance. Cette tendance à "l'alimentation qui se vit" représente une phase excitante pour les produits du terroir québécois », affirme Gérald Domon.

En outre, bien que ce constat s'avère troublant, les changements climatiques risquent de favoriser la culture de la vigne chez nous. Prolongation des périodes sans gel, hivers plus doux, pointes de températures plus chaudes en été… « Ces effets sont indéniables et créent des conditions mieux adaptées à notre travail », admet Pierre-Paul Jodoin.

Sachant cela, il y a de bonnes chances pour que la vitiviniculture continue de marquer le paysage rural québécois. Et pourquoi pas le milieu urbain ? Depuis 2017, le projet Vignes en ville a mis sur pied des vignobles sur des toits situés aux quatre coins de Montréal. Une première microcuvée expérimentale a donné l'an dernier un rouge légèrement effervescent. La preuve que la vigne de chez nous n'a pas fini de nous étonner ! ◆

Brigitte Trudel est journaliste indépendante et auteure.